

Prehistoric forerunners of the Silk Road

Vadim Elisseeff

L'actualité de l'archéologie chinoise, depuis quarante ans, et, en tous cas, depuis la dernière décennie, nous fait souvent oublier que, pendant des années, le Shōsōin est resté le seul conservatoire où existaient encore des témoins d'arts et de techniques très anciens dont, sur le continent, les hommes semblaient avoir perdu la conscience. Un temps où le Shōsōin était l'unique réceptacle de certains arts presque oubliés de l'Asie dont lui seul conservait alors des exemples. Des exemples d'autant plus importants qu'ils étaient datés.

Et loin de le rejeter au second plan, l'actualité archéologique chinoise lui donne au contraire aujourd'hui un éclat nouveau. Des découvertes importantes en Chine, comme celle de l'argenterie de Hejiacun 何家村 (Shaanxi) ou du trésor de fondation de la pagode du Famensi 法门寺 qui abritait la fameuse phalange du Bouddha contre laquelle Han Yu 韓愈 s'était élevé avec une telle force: tout cela donne plus que jamais vie aux pièces du Shōsōin.

L'étonnant, de mon point de vue, ne sont pas les parentés évidentes que l'on peut établir des uns aux autres, mais le fait que, pendant si longtemps, de tels objets aient été pratiquement inconnus en Chine, alors qu'au Japon ils ne laissaient pas d'inspirer la création. De plus, les objets du Shōsōin sont plus anciens que ceux du Famensi, datables du IXe siècle.

Mais devant cette assemblée de savants, dont beaucoup vivent quotidiennement ou presque dans l'ombre du Shōsōin, il serait bien vain de ma part de jouer d'érudition. Je voudrais simplement vous soumettre les réflexions que suggère un regard venu de loin: l'un de ces points de vue «étrangers» comme en suscite, justement, toute étude des routes, des voyages, des échanges.

Ce Shōsōin, depuis quarante ans et plus, vous, historiens et archéologues japonais, ne cessez d'en rappeler l'importance. Dans votre pays, par ailleurs si riche en œuvres d'art, vous ne cessez, annuellement, au rythme des saisons qui président à l'ouverture des kura, d'en souligner solennellement la valeur unique et, à vous entendre, on le comprend, presque magique. Pourquoi? Et les Shōsōin-ten se succèdent, plus médiatisées d'année en année. Pourquoi?

Je ne crois que le Prof. Higuchi 樋口 l'a bien vu: c'est qu'après le choc de 1945, le Shōsōin est apparu comme un symbole du véritable internationalisme japonais, comme une image-phare de sa capacité d'intégration à un vaste ensemble culturel dépassant largement les limites de l'archipel et même le cadre de ses conquêtes passagères.

Mais je voudrais ajouter, ou rappeler à certains d'entre vous qui, peut-être, s'en souviendront, que cette nouvelle valeur symbolique attribuée au Shōsōin est aussi, à sa manière, une création des Routes de la Soie.

En effet, le professeur Akiyama Terukazu 秋山光 racontait, il y a quelques années (1986) lors d'une conférence donnée au Musée Guimet, à Paris, comment le rôle du Shōsōin,

parfois un peu passe au second plan dans le mouvement intellectuel et esthétique de la Rénovation de Meiji, fut tout à coup réaffirmé devant le jeune chercheur qu'il était alors.

Imaginez donc la scène. Elle se passe en automne 1951. René Grousset, de l'Académie Française, et à l'époque conservateur en chef du Musée Cernuschi, se trouve en voyage au Japon. Il vient à Nara, au Shōsōin, il regarde, étonné, les chefs d'œuvres dont le Prof. Akiyama lui explique l'étonnante histoire, la valeur sacrée, le long voyage, pour nombre d'entre eux, d'Inde en Chine puis de Chine au Japon. René Grousset, ému, s'écrie: "Ainsi le Shōsōin est le terminus de la Route de la Soie!". La formule séduit les journalistes présents; la presse en fait ses grands titres culturels et le public suit.

Car l'Académicien vient, sans le savoir, d'inventer, pour ses amis japonais, une raison d'espérer, de se réinsérer: le Japon, au XXe comme au VIIIe siècle, affirmera son rôle de bout du monde; il sera cette anse, ce repli secret de la terre où viennent se retrouver tous les échos de l'Eurasie, comme s'ils étaient captés là pour ne pas se perdre dans le Pacifique. Une situation géographique qui, en revanche, a toujours interdit aux Japonais de se croire vraiment situés au centre de l'univers.

Un psychologue dirait peut-être aussi que le Shōsōin va aider le Japon à « terminer son travail de deuil », à échapper à sa condition de vaincu-exclu. Lui montrant en lui-même des raisons de s'ouvrir' comme par le passé, à tous les échos du continent, les Routes de la Soie contribuent à lui rendre le goût d'exister.

Dans un mouvement comparable, et grâce à l'impulsion donnée en 1958 par l'Unesco à travers son projet majeur « Orient-Occident », l'Europe s'interroge à son tour sur ses propres sources, techniques, morales, esthétiques. L'impact du Projet se fait sentir bien au-delà des limites temporelles de son cadre administratif: son influence dure encore. D'une bibliographie et d'activités également foisonnantes, il faut au moins citer, parmi les travaux les plus récents, le savant catalogue de l'exposition présentée à Berlin en 1985: **Europa and der Kaiser von China.**

Et voici que l'actuel projet majeur d' « Etude intégrale des Routes de la Soie » fait à son tour bouger les choses, comme s'il s'agissait de prendre conscience, cette fois-ci, non plus seulement des extrémités, mais de tout ce qui existe au long du chemin, entre le Shosoin et l'Occident.

Nous découvrons ainsi qu'il y a des zones de pointe, initiant le mouvement de recherche vers les autres; et il y a des zones où la notion même de mouvement est plus difficile à percevoir. Nous avons pu le constater à la **Revue bibliographique de sinologie** à Paris, en tentant (1989) de jeter dans ce cadre les fondements d'un programme de recensement et de diffusion bibliographique: c'est tout récemment que les périodiques chinois d'histoire s'ouvrent largement aux aspects dynamiques des routes. Le thème des voies, des transports, de la circulation aux frontières de l'empire et au-delà semblait jusqu'à ces dernières années relativement peu représenté en tous cas assez classique dans les méthodes, les historiens traitaient plutôt d'une manière statique le devenir des régions de passage. En somme, on y

écrivait l'histoire des gens établis sur le chemin, mais pas toujours dans leurs rapports avec ce qui bougeait autour d'eux.

Faut-il attribuer au Shōsōin le fait que de telles études soient en revanche courantes au Japon depuis le début du siècle?

Peut-être parce que le Shōsōin symbolise les trésors du monde extérieur, qu'il faut capter.

Peut-être aussi parce que son effet le plus évident est de susciter le rêve. Sans rêve et sans convoitise, y aurait-il des routes comme celles que nous étudions aujourd'hui? Nous les saisissons en effet au moment où elles sont devenues des chemins d'échanges hautement sélectifs et qui échappent largement au déterminisme économique ordinaire. Songez-y; que des hommes parcourent des milliers de kilomètres pour se procurer des marchandises, cela se comprend aisément lorsqu'il s'agit d'importer des céréales, des minerais, des matières premières rares: il faut bien survivre, se nourrir, fabriquer des outils et des armes. Seulement la réalité, que des colloques comme celui-ci soulignent constamment, ne s'inscrit pas toujours dans un cadre aussi logique.

A regarder de près ce qui faisait courir les voyageurs à travers l'Eurasie - nous ne parlons pas ici des simples échanges de voisinage, mais des transports au long cours - il y a en effet de quoi se montrer surpris. Des hommes ont quitté Gênes, Venise, Bagdad ou Tabriz, Ningbo ou Hakata, ils ont supporté tous les tourments, affronté les pires dangers et parfois même engagé des guerres pour satisfaire en fait des convoitises qui nous paraissent presque enfantines: un goût pour des épices nouvelles, pour des textiles doux et colorés, pour des assiettes de terre aux couleurs tendres, pour des instruments de musique aux sonorités inconnues; des objets superflus, mais si rares et si merveilleux qu'ils prenaient parfois un caractère sacré (je pense aux tissus de soie dont les chrétiens, par exemple, enveloppaient les reliques de leurs saints).

Et les Chinois, résolument exportateurs dès la fin des Tang, et qui, de ce fait, auraient pu inonder le vieux monde de leurs productions, équilibrant largement leur balance commerciale? Lis se montraient en fait aussi peu "raisonnables" que leurs voisins. Ils ne se contentaient pas en effet d'aller chercher ailleurs des marchandises manquant éventuellement à leur économie. Lis importaient aussi de merveilleuses inutilités qui suscitèrent bien des fois la fureur des comptables de l'Empire: des pierres extraordinaires, des défenses d'éléphant, des perles, des épices indiennes, des cornes de rhinocéros, du bois d'encens (avant que les marchands arabes finissent par l'acclimater en Chine du sud). Bien sûr, il y avait à cela de bonnes raisons: les cornes de rhinocéros aident à prolonger la vie, le jade protège de tout et l'encens est indispensable aux cultes, bouddhiques ou taoïstes. Restent les parfums dont hommes et femmes recherchaient passionnément les senteurs, en disant qu'ils pouvaient aussi servir de remède.

Ainsi les grandes routes eurasiatiques, par terre ou par mer, ont aidé les hommes à bâtir des fortunes sur le goût du rêve, du plaisir et pour donner aux riches l'espoir de prolonger leur vie. « Riches »: cette précision est importante; ces échanges, au-delà des mendiants,

pèlerins, saltimbanques, voleurs et marginaux de tout poil qui cherchent leur pitance en marchant faute de l'assurer d'une manière sédentaire, ces échanges mettent en contact des sociétés qui ont nettement dépassé le seuil de survie. Tous les hommes ne s'y rencontrent pas: il y a des nantis, des exclus, des forts qui cherchent à imposer leur loi aux faibles, des frontières que l'on ouvre au canon pour maintenir des commerces à sens unique. A l'échelle d'une vie humaine, le rêve se transforme plus d'une fois en drame. Mais à l'échelle du temps long, persiste un insatiable appétit de plaisir et de beauté, et restent des parcours, des escales, et aussi des témoins, des objets: ce sont eux que nous trouvons accumulés dans les trésors des cathédrales ou dans les « cabinets de curiosités » des châteaux d'Europe; ou encore dans les fondations des pagodes ou les resserres des temples d'Asie. J'en reviens au Shōsōin n'est-il que l'un de ces trésors?

L'originalité de son cadre, l'existence d'archives, le fait qu'il ne s'agit pas d'un quelconque temple de province, mais du trésor du premier des temples d'Etat, place sous l'autorité directe de l'empereur, lui donnent déjà un statut particulier. Mais un autre point me paraît encore plus important: c'est qu'il s'agit d'un témoignage vivant des passions d'un amateur du VIII^e siècle. Faut-il rappeler que lorsque mourut l'empereur Shomu (le 2 mai 756 selon notre comput) l'impératrice douairière Komyo et sa fille l'impératrice Koken (qui régna de 749 à 758) firent placer dans la statue géante du Bouddha la liste des objets que le défunt avait particulièrement aimés: c'est le célèbre **Todayji kemmotsu cho**. Ainsi le Shōsōin ne relève pas d'un simple esprit de collection, ni du reliquaire ordinaire: il rassemble certes des objets sacrés et indispensables dans le cadre d'une cérémonie de consécration; mais ces objets sacrés sont aussi des objets aimés. Ils portent jusqu'à nous le souvenir d'un homme, de ses goûts, et l'amour respectueux que son épouse et sa fille tenaient à lui témoigner, par-delà à mort.

J'y vois, comme dans une tragédie française classique, une sorte de « régie des trois unités »: unité de lieu, unité de temps, unité d'action au cœur de la même famille. La différence est qu'il n'y a pas ici accomplissement d'un destin, mais plutôt lancement d'un message.

On dit que les pétales du lotus qui porte de Dai Butsu du Todayji représentent chacun l'un des mondes possibles, tous englobés dans le rayonnement de Vairocana; le Shōsōin témoigne aussi à sa manière de l'unité des innombrables mondes existants: chaque création des uns ou des autres se côtoyant, s'harmonisant pour servir, en dernier recours, un goût sans cesse renouvelé de la beauté.

Il reste une dernière question: pourquoi n'y aurait-il pas d'autres Shōsōin, quelque part dans les pays traversés par les différences Routes de la Soie? La rumeur, le sens commun suggèrent qu'il n'y en a pas.

Je n'en suis pas si sûr, à condition de bien voir le fond original du problème, et non sa forme.

Et si nous établissions un programme de recherche des Shōsōin possibles?

Trois critères devraient permettre, me semble-t-il, d'effectuer un premier tri:

1. Il s'agit, et c'est en ce sens que nous devons chercher, d'une collection faite pour être périodiquement regardée, admirée, voire manipulée, conditions essentielles de l'influence qu'elle peut exercer à long terme sur plusieurs générations d'artistes. Que cette collection soit liée à une personne (en l'occurrence l'empereur) placée en incontestable situation de rayonnement (il ne suffit pas de faire intervenir un chef d'Etat pour que la collection exerce une influence!) n'est peut-être qu'un facteur secondaire, mais certes important.
2. Cette collection, suscitant par ailleurs admiration et même vénération, reste un rassemblement d'objets non pas accumulés mais choisis avec discernement, conservés pour eux-mêmes et en bon état, pour ne pas dire en état de fonctionnement. De tels objets sont tout le contraire des reliques et n'ont rien à voir non plus avec les pièces d'orfèvrerie somptueuse dont on entoure ces mêmes reliques. Faut-il préciser qu'à mes yeux les merveilleux trésors du Famensi, encore une fois, relèvent d'une conception très proche de celle de la Sainte-Chapelle à Paris, mais complètement différente de celle qui a présidé à l'organisation du Shosoin? Et cela même si des rapports physiques et esthétiques évidents relient les objets, les uns contribuant à mieux faire comprendre les autres.
3. Ces objets ont une évidente cohérence interne, due à leur rassemblement conçu en fonction d'une occasion unique. Si ce fait les distingue nettement de bien des « cabinets de curiosités » et même des musées qui ressemblent souvent à des cavernes d'Ali Baba, on peut y voir aussi un certain esprit de collection intellectuelle, en fonction d'un ou plusieurs thèmes, qui s'apparente à la bibliophilie. Et l'exploitation qui en est faite ressemble par bien des côtés à celle d'une bibliothèque. Ce critère me paraît, aussi, important.

Reste la question du bâtiment, ce fameux toit unique abritant trois greniers indépendants, chefs-d'œuvre des forestiers du temps, sommet de la technique d'alors pour effacer les cauchemars des conservateurs de musées: les écarts de température, les écarts d'hygrométrie, les insectes et les rongeurs. Est-ce un critère obligatoire ou non? Principal ou secondaire? Je pencherais pour dire que, quel qu'admirable que soit cet édifice, son existence n'est pas directement liée à celle des objets. Il aurait aussi bien pu abriter des archives, des sutras, des provisions de bouche ou des morceaux de la « Vraie Croix ». Je serais tentée, paradoxalement, de l'écarter en tant que critère décisif; il joue, à mes yeux, plutôt le rôle d'un ostensor dans une église.

Enfin n'oubliez pas. Si vous ne trouvez vraiment pas, à travers le vieux monde, d'autres Shōsōin, vous devrez alors chercher pourquoi de tels lieux magiques n'existent pas ailleurs.